

—Impatient ! laisse-moi donc achever. Depuis la réception de la lettre de Me Foucault, que tu as lue tout à l'heure, j'ai vu mon confrère, et j'ai appris par lui, dans ses moindres détails, tout l'horrible drame qui s'est dénoué dans la propriété de la marquise. En me le racontant, il m'a fait jurer de ne le confier à personne au monde tant que vivrait Mme d'Alviella. Hier encore, ignorant son décès, je n'aurais donc rien pu te dire, je te le répète, mais aujourd'hui je puis tout te révéler. Ecoute attentivement cette histoire : je n'en connais pas de plus navrante, car elle eut pour principales causes les deux passions les plus effroyables du cœur humain : la haine et la jalousie. Ecoute, seulement n'écris jamais ce que tu vas entendre.

—Alors tais-toi, répliquai-je moitié riant ; ta conclusion est illogique. Dire à un romancier de ne point écrire, surtout un drame intéressant, c'est lui demander l'impossible.

—Je me tais alors, à moins que tu ne promettes, si un jour tu prends la plume pour entreprendre ce récit à ton tour, de changer les noms des personnages et des lieux.

—Oh ! pour cela, je m'y engage !

—Eh bien ! prête-moi toute ton attention, et si le lecteur trouve cette histoire dépourvue d'intérêt, c'est que tu manqueras d'habileté en la racontant, car elle est pleine d'événements terribles et de scènes dramatiques.

Dupuys commença.

L'histoire du château Maudit dura trois soirées.

J'ai mis trois mois à l'écrire. Puisse-t-elle vous intéresser trois heures !

PREMIÈRE PARTIE

LA CHASSE AUX JAGUARS

LA FAMILLE D'ALVIELLA

Quelques années après l'avènement de don Pedro au trône du Brésil devenu un empire, le marquis Alphonse d'Alviella quitta Lisbonne avec sa femme Marie et son fils Sanchez, encore enfant, pour aller surveiller par lui-même les vastes propriétés qu'il possédait près de Fernambouc, la ville aux trois parties : Récife, l'île Santo-Antonio et Boa-Vista.

Quoique la gestion des domaines du marquis fût confiée à un intendant probe, sur lequel il pouvait entièrement se reposer, la constitution du nouvel Etat, ayant entraîné la promulgation de quelques lois importantes pour les propriétaires, lui avait fait considérer sa présence comme indispensable, et il reprit, autant par utilité que par goût, le long chemin du pays où s'était écoulée sa jeunesse.

Rien de particulier ne signala son arrivée au Brésil. Les premières années de son retour se passèrent sans incidents dignes d'être racontés. Sanchez atteignit sa quinzième année. L'enfant s'était promptement fait au climat de ce chaud pays, où l'hiver est inconnu, et qui semble brûlé par deux soleils à la fois, l'un visible sous lequel croît une végétation formidable, où naissent le jaguar, les serpents et les crocodiles ; l'autre intérieur, vrai volcan sans cratère, d'où jaillissent pourtant à la surface l'or, le diamant et les améthystes.

Dès qu'il toucha ce sol de feu, le sang brésilien qui coulait dans les veines de Sanchez circula plus librement

et comme s'il reconnaissait sa patrie. Il respira à l'aise dans cette zone torride, se figurant qu'il y avait toujours vécu. Gâté par ses parents, qui l'adoraient, à peine adolescent, il fut bientôt plus maître que son père du petit empire formé par les cinq habitations de la famille d'Alviella et des champs de sucre, de coton et de tabac qui en étaient les vastes dépendances.

La vie de Sanchez devint très active. Dès que la température le permettait, il enfourchait une jument, nommé Gazella, nerveuse et agile comme son maître, et partait, le cigare aux lèvres, surveiller en amateur les travaux des esclaves.

Le jeune homme se livrait à ces courses, que le marquis approuvait fort, cédant plutôt au besoin de dominer tout ce qui l'entourait qu'au désir de se rendre utile ; néanmoins, le fond de son caractère n'était point mauvais, et les noirs, sans ressentir pour lui une affection, l'entouraient d'un sympathique respect.

L'air du jeune marquis y était pour beaucoup. La beauté a toujours son éloquence, et Sanchez était vraiment beau à voir lorsque, le fusil en bandoulière, le visage abrité par un de ces larges chapeaux de paille comme les nègres seuls savent en tresser, il se livrait à ses courses quotidiennes, excitant Gazella de la voix et du geste.

Cette activité sans trêve, la suprématie qu'il exerçait sur tous, tant dans les plantations qu'à l'habitation, où ses moindres désirs étaient considérés comme des ordres, suffisaient amplement à son cœur, resté muet et chaste jusque-là, et qui pourtant n'attendait qu'un regard pour se changer en volcan.

Il y a des âmes dont le calme apparent n'est qu'un feu sous la cendre. Celle de Sanchez était de ce nombre.

M. d'Alviella, le père, n'intervenait que dans les cas graves, laissant son fils et son intendant diriger tout à leur gré pour les plantations. L'intendant se nommait Gomez. Il était Brésilien comme son maître et n'avait jamais quitté le pays. Homme probe et d'une activité rare, il avait succédé à son père, qui remplissait les mêmes fonctions que lui près de l'aïeul paternel de Sanchez.

Gomez n'avait qu'une passion : c'était celle de la chasse.

Et la plupart d'entre vous, qui frémissez d'aise pour le moindre lièvre, vous devez facilement comprendre l'attrait que l'intendant puisait dans ses émotions de Nemrod, car il avait affaire à un gibier terrible. Gomez chassait le jaguar.

La nuit, à l'affût caché par les vastes feuilles d'un palmier ou couché sur le versant de quelque ravin creusé par les pluies torrentielles de l'hiver, il attendait patiemment que l'animal féroce s'élancât sur l'appât solidement attaché à un arbre.

Alors, visant juste, dans les ténèbres, il tuait la bête avec une prodigieuse adresse et rapportait triomphalement au logis sa sanglante dépouille.

La saison des pluies était la plus favorable à ses exploits.

Chassées alors des montagnes qui séparaient la province de Fernambouc de celle de Pernambouc, près desquelles est située Barboza, les fauves quittaient leurs tanières inondées, descendant vers l'Océan équinoxial pour venir errer autour des villes de la côte.

A cette époque de l'année, soit aux environs du Récif, soit dans l'île même de Santo-Antonio, Gomez passait toutes ses nuits à l'affût, ne revenant jamais sans butin,